Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 63 (2005)

Heft: 3: Entreprise et cultures : vers une compétence interculturelle ; Gouvernance d'entreprise en Suisse : conseils d'adminstration, direction assemblées générales ; Économie d'entreprise et Capital humain II

Artikel: Travail et poésie

Autor: Bergmann, Alexander / Bergmann, Christophe

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-141689

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

TRAVAIL ET POÉSIE

ALEXANDER BERGMANN
Professeur à l'Ecole des HEC de l'Université de Lausanne

CHRISTOPHE BERGMANN
Professeur à l'Ecole des Beaux Arts du Valais

OBJECTIFS

De très nombreux écrits sur le travail, des études, essais, monographies, ou encore pamphlets, ont été livrés par des sociologues, psychologues, pédagogues et anthropologues, des économistes et gestionnaires, des historiens, des médecins, des juristes, ou encore des philosophes. En étudiant tous ces travaux, l'impression nous a gagnés que tout avait déjà été dit et redit. Tout au plus, peut-on s'attendre à du nouveau au sujet du futur du travail et, par là même occasion, de l'avenir de la société du travail.

Pourtant, cette impression d'avoir fait le tour de la question, au lieu de nous satisfaire, a engendré un sentiment d'insatisfaction. Il devait encore exister d'autres approches sur ce sujet central, le travail, qui détermine la vie de la plupart des hommes, plus que tout autre chose.

Nous nous sommes donc tournés vers les poètes, pour voir, si nous pouvions trouver auprès d'eux de nouveaux éclaircissements à ce sujet. Après tout, leur sensibilité artistique doit leur permettre de pénétrer des secrets qui restent inaccessibles à la raison scientifique; et en exprimant leurs observations et réflexions en une langue extrêmement façonnée, ils créent une réalité qui détermine nos perceptions autant que la «réalité objective» du travail, qui, en fait, n'existe pas.

Une telle démarche est peu habituelle parmi ceux et celles qui étudient le travail scientifiquement, tant il est vrai qu'il existe une barrière plus ou moins infranchissable entre sciences et arts. Et pourtant, il ne s'agit que de deux manières différentes d'appréhender, de restituer et d'expliquer la réalité qui, loin de s'exclure mutuellement, sont complémentaires. Ainsi, d'une part, presque tout raisonnement scientifique commence par une intuition, qui n'a rien de scientifique et que l'on pourrait rapprocher de l'inspiration artistique. D'autre part, le poète construit ses poèmes souvent avec une rationalité et une rigueur qui rappellent bien plus l'approche d'un scientifique que l'image du rêveur qu'on aime entretenir à son sujet.

Les études scientifiques sur le travail ont cherché à répondre à des questions telles que:

> Le travail est-il un bien ou un mal?
> Quelle place prend le travail dans la vie des hommes?
> Dans quelle mesure participe-t-il à la construction de la personnalité et à l'intégration de l'individu, ainsi qu'à la construction de la société et à la stratification de celle-ci?

> Quelles sont les formes principales du travail - manuel, intellectuel, social, ses composants (planification, préparation, exécution, contrôle) et les conditions dans lesquelles il est exercé (à la maison, dans une entreprise petite ou grande)?
> Quels sont les effets de ces différentes formes et conditions sur le travailleur, homme et femme, jeune et âgé?
> Qu'est-ce qui peut remplacer le travail dans ses multiples fonctions, s'il venait à manquer et s'il ne devait plus marquer notre société comme il l'a fait pendant des siècles?

Les poètes cherchent moins à répondre à ce genre de questions qu'à en poser. En effet, ils interpellent le lecteur en présentant des observations, des impressions, des sentiments, des idées, et ceci sous une forme très concentrée et souvent abstraite, qui incite à des lectures et interprétations multiples. C'est là leur contribution, pour stimuler le lecteur à réfléchir à partir d'images et de rythmes pour en tirer des conclusions qui leur sont propres, mais qui n'en sont pas moins universelles pour autant.
Cette approche se situe à l'opposé de celle du scientifique qui cherche à nous faire accepter ses conclusions à partir d'une démonstration rationnelle, la moins équivoque possible. Conclusions, qui se veulent générales. Alors que l'artiste est intéressé par une situation particulière et la saisit tant par l'émotion que par l'intellect, sans même distinguer le deux approches (à l'instar de Pessoa quand il écrit: «Mes pensées sont toutes des sensations... Penser une fleur c'est la voir et la respirer et manger un fruit c'est en savoir le sens.»). Il n'y a pas de science du particulier! L'art l'est toujours. La science se veut neutre, l'art engagé. L'art étant toujours sujet à de multiples interprétations. Ce sont ces interprétations qui rendent l'oeuvre d'art pertinente et parfois éternelle, tandis que tout résultat d'une étude scientifique ne dure qu'aussi longtemps que l'on n'a pas pu prouver son contraire et développer une nouvelle théorie.
Si l'on veut donner un sens à ce que l'on voit et ce que l'on vit, on peut tout autant s'inspirer d'un cas particulier présenté par un artiste que d'une règle générale élaborée scientifiquement. Au fait, il nous semble que la plupart des gens préfèrent la première alternative, car elle est concrète plutôt qu'abstraite, elle les interpelle au niveau de leurs émotions et elle ne présuppose pas de connaissances particulières. Ils satisfont donc leur curiosité et soif de comprendre en lisant des romans, en regardant des films, en contemplant des tableaux, en écoutant une pièce de musique, en assistant à un ballet, parce qu'ils se sentent plus directement et personnellement concernés qu'en étudiant un texte scientifique. Mais, ils ne se tournent que rarement vers la poésie, peut-être parce qu'elle est plus hermétique et plus difficile d'accès.
Nous avons entrepris ce travail malgré tout, et malgré des découragements initiaux. En effet, nos recherches auprès des poètes n'ont pas été faciles. Le travail ne semble en effet pas constituer pour eux un thème prioritaire - à moins qu'il ne s'agisse de leur propre travail, celui du poète. L'amour, la mort, la guerre, la nuit, les saisons, etc. le sont davantage. Mais, en lisant en une année et demie non loin de vingt mille poèmes (tout en nous limitant à la littérature francophone des derniers deux siècles et européenne à condition qu'elle eût été traduite en français) nous en avons quand même trouvé quelques centaines. Ils portent sur le travail, sur les travailleurs et sur un certain nombre de métiers (le boulanger, le marin, le mineur, le pêcheur, etc. et, nous l'avons dit, le poète).

Nous les avons choisis avec un double critère de représentativité et d'originalité. Ainsi avons nous évité d'avoir trop de poèmes d'un seul auteur ou sur le même thème. Pour ce faire, nous avons privilégié les poèmes qui nous semblaient être les plus riches, les plus divers, mais aussi ceux qui nous ont le plus touchés.

Nous avons fait un classement en trois parties: les poèmes sur le travail, ceux sur les travailleurs et leurs métiers, et ceux sur la poésie en tant que travail. Par ailleurs, nous nous sommes abstenus d'un ordre particulier qui reflèterait notre interprétation et suggérerait une certaine manière de lire.

Par contre, nous nous sommes permis de donner quelques conseils pour la lecture. Car celui qui veut se servir de la poésie comme clef pour mieux comprendre le monde, n'opte pas pour la facilité. En effet, le poème demande au lecteur davantage d'engagement qu'une autre oeuvre d'art ou qu'un texte scientifique. Ce dernier exige qu'il suive, avec un esprit critique il est vrai, les démonstrations faites par l'auteur. Par contre, le poème est comme une partition: il faut que le lecteur l'interprète, en mettant du sien pour lui donner une vie et une signification. Le mot allemand pour poème est «*Gedicht*», ce qui signifie un texte rendu dense («*Gedicht*» contenant la racine «dense»). Il n'est donc souvent pas facile de le pénétrer. Il faut le décortiquer, et ceci peut exiger autant d'efforts et de temps que le poète a mis pour lui donner naissance.

Ce temps, essentiel pour une bonne lecture d'un poème, est souvent grossièrement sous-estimé par le lecteur peu averti. S'il croit qu'il peut lire un poème comme un roman, il se trompe! Il faut le lire et le relire; s'attarder à chaque mot, rêver à partir de chaque ligne; le déclamer et écouter la mélodie, sentir le rythme; s'imprégner du tout, puis revenir aux détails; et ceci à plusieurs reprises. Le faire sien en l'apprenant par cœur. C'est seulement après tout cela qu'il commencera à y comprendre quelque chose....

Nous invitions donc le lecteur à prendre son temps. Nous lui conseillions de ne pas lire plusieurs poèmes à la suite, mais plutôt de relire un même poème de nombreuses fois, en laissant s'écouler quelques jours entre chacune des lectures. Un moyen pour s'obliger d'aller lentement serait d'essayer de le traduire.

C'est à ce prix que les mots révèleront peut-être leur magie et secrets aux oreilles attentives, car seuls ceux qui liront avec le même don de soi, la même passion et minutie, que le poète a insufflés dans son œuvre, profiteront de toute la richesse de l'oeuvre.

RÉSULTATS

Ayant dit ceci au sujet de la lecture de poèmes, il nous est évidemment impossible de présenter notre lecture de différents poèmes que nous avons retenus. Par contre, nous aimerions quand même transmettre quelques conclusions que nous nous avons tirées non de chacun d'eux, individuellement, mais de l'ensemble des textes qui se trouvent dans le recueil que nous avons assemblé. Nous le faisons en présentant un collage de quelques passages des poèmes, qui nous ont particulièrement marqués dans notre lecture. Ces passages ne constituent pour nous en aucun cas une sorte de quintessence de chacun des poèmes dont ils sont tirés; mais, mis bout à bout, ils peuvent peut-être donner une idée quant à la richesse des expressions poétiques sur le travail.

LE TRAVAIL

Les cinquante-six poèmes que nous présentons dans la première partie constituent une mine d'or pour celui qui veut découvrir les multiples facettes du travail et les effets très variables qu'il peut avoir sur l'homme.

Ainsi, le travail est présenté, tantôt comme une tare, tantôt comme une bénédiction, une fois comme abrutissant et fatigant et une autre fois comme exaltant et enrichissant, parfois comme un devoir et un mal nécessaire, mais aussi comme constitutif pour l'homme et comme générateur d'un futur meilleur. Peut-être échappe-t-il, en dernière analyse, à une définition: *le travail, cette chose inexprimable, faite de vertige, d'effort, de joug, de volonté...* (Hugo). Mais, ce qui semble dominer, c'est une perception plutôt pessimiste du travail, souvent teintée de compassion, parfois présentée d'une manière révoltée et accusatrice.

Pour les ouvriers, *dans des usines où l'ennui sévit* (Follain), *c'est à l'aube que le travail commence (Pavese), alors que les cadres montent vers leur calvaire, dans des ascenseurs de nickel* (Houellebecq).

Pour ces ouvriers, *avec leurs haillons et leurs tricots de peau brûlés de sueur, ce travail est une lutte... sans but, à ce qu'il semble* (Pasolini); sans but et sans espoir, car *l'homme qui tâte ses chaussettes durcies par la sueur de la veille et qui les remet , et sa chemise durcie par la sueur de la veille et qui la remet... se dit le matin qu'il se débarbouillera le soir et le soir qu'il se débarbouillera le matin* (Desnos).

Pour les employés, *c'est une occupation sordide... huit heures par jour; le reste de leur temps, ils dorment... A la fin du mois ils reçoivent un petit nombre de francs* (Ponge).

Pour tous, le travail est fatigant. En effet, *taper toute la journée est fatigant (Perros), c'est l'interminable fatigue du travail obscur* (Ungaretti); *la fatigue de ces pieds attelés au gain, à l'existence* (Reverdy). Cette fatigue peut être si grande que l'ouvrier *souhaite une fièvre typhoïde pour enfin se reposer* (Desnos). A la fin, épuisé, on a *le corps mutilé, comme un cheval saigné* (Haldas).

Mais le travail ne fatigue pas seulement; pire, il enchaîne. *Le travail enferme...* on y est attaché par *une laisse qui... coupe les os* (Cocteau). Les chaînes qu'on finit par porter même au-delà du travail, *dans les travaux, dans le repos, ces chaînes que rien pourra faire tomber, car elles sont une peine morale ..., l'oubli de soi-même...* au point où l'on *finira bien par aimer son état d'esclave... [car on] peut devenir un bon esclave* (Eluard). On ne sera *libre, qu'en rêve* (Eluard). Et pourtant, *chacun croit qu'il se meut à l'état libre, parce qu'une oppression extrêmement simple l'oblige... du fond des cieux, la main de la misère tourne le moulin* (Ponge).

Ce qui est particulièrement pervers, c'est que les chaînes du travail sont produites par les travailleurs eux-mêmes. *Elles sont forgées par eux et pour eux* (Eluard). En effet, *qui a forgé ces chaînes?... Ce ne sont pas mains de géants; ce ne sont pas mains de génies... ni le crime... Ce sont des mains habituées à elles-mêmes* (Eluard).

Notons, même si, en dernière analyse, ce sont les travailleurs qui forgent leurs chaînes eux-mêmes, poussés par la nécessité (comme le moujik, qui *jour et nuit peine pour vivre et le vêtement..., esclave du destin..., bêchant, semant, jusqu'à la mort* (Nikitine)), les patrons et les cadres y sont aussi pour quelque chose. Ils soumettent les travailleurs de moult manières plus ou moins subtiles:

> Ils le font par la contrainte, dont témoignent, par exemple, les notes d'un laquais, inscrites sur un carnet qu'il portait toujours avec lui et qui ne contient que des interdictions (Jacob) ou ce récit au sujet d'une domestique: *On est rentré, on a dit un mot blessant à propos d'un objet cassé... et la bonne reste figée, figée devant l'évier, et puis elle se met à trembler; mais il ne faut pas qu'elle commence à pleurer... on la chasserait... alors elle se tait* (Norge). Elle ne peut pas partir. Elle le sait, tout comme cet ouvrier qui, tout en constatant que la finalité de l'entreprise *n'est pas d'assurer l'épanouissement de ses salariés*, subit ce qu'on lui impose, car *sa situation financière ne lui permet pas de partir sur un coup de tête* (Bouvet). Le patron tient ses employés donc par l'argent dont ils ont besoin. Il leur propose le marché suivant, qui est autant un chantage: *Fais ton devoir, donne à tes enfants le pain amer, mais indispensable. Je te récompenserai; tu auras, tant que cela me sera utile, du travail* (Eluard).
> Les dirigeants et cadres tiennent leurs collaborateurs aussi, plus subtilement, en leur désapprenant à penser. Ils pensent pour eux (tout en *pensant... à eux-mêmes*) (Eluard); et ils leur suggèrent que *le travail c'est la liberté* (sans ajouter, bien sûr que c'est aussi *surtout... la santé de l'autre qui nous regarde travailler*) (Perros).
> Enfin, les supérieurs s'érigent même en prophètes et en prêtres, ils élèvent le travail en dieu et travailler en culte. Ainsi le devoir de travailler et d'obéir devient un acte sacré. Ponge parle du bruit *des machines sacrées* (les machines à écrire) et de *la longue, la sempiternelle célébration de ton culte qu'il faut servir*, avec des chefs comme *prêtres* (Ponge). De même, Norge nous présente le travail des mineurs comme un *culte grave et lourd; le dieu des profonds labours ne sort jamais de sa tombe... on l'honore à coup de pics* (Norge).

Les conséquences du travail fait dans des conditions:

> où les *employés vaquent à leur occupation sordide... huit heures par jour; le reste de leur temps, ils dorment* (Ponge);
> où les ouvriers ne font que *travailler les huit heures, se dire adieu, manger; tout le reste est voué à de longues torpeurs, à des bruits de moteurs* (Haldas), où les travailleurs, dans *cette sueur populaire et cette odeur martelant les narines* (Reverdy), *travaillent tant qu'on ne les voit plus* (Dubillard) et des vraies amitiés ne sont donc plus possibles;
> où *tu n'es qu'une mécanique; tu as désappris de penser* (Eluard);
> où *mon âme et moi, nous nous voyons très peu* (Norge), où *mon âme ne suit pas ma main; Débit et Crédit, Débit et Crédit; mon âme ne danse pas avec les chiffres... le chef a surpris mon œil lyrique... il l'a déduit de ma feuille de paye* (Ramos Rosa) et où *la fleur de l'âme... se fane assise à la chaîne trente heures par semaine* (Goffette), parce qu'on vous exhorte à longueur de journée: *Ne rêvez pas! Pointez, grattez, vaquez, marnez, bossez. trimez! Ne rêvez pas! ... Ne vous reposez pas; le Travail repose sur vous* (Prévert).

Ces conséquences sont *l'amertume...* et *la rudesse de ces hommes qui ne savent attendre que le soir* (Reverdy), ce sont des travailleurs diminués, abrutis, des «ressources humaines» et non des être humains, *des hommes d'honneur, trimant ce qu'il faut pour la soupe ... Et signe distinctif: zéro... en guerre, peut-être des héros* (Norge), à moins qu'ils soient des *ouvriers moyens, qui se distinguent par la profondeur et la finesse des sentiments: tous les samedis, ils se soûlent plus que d'habitude et vont chez les putains* (Bierezin). Ce sont des employés qui gagnent leur *vie paisiblement, sans peine, en faisant un travail régulier et facile* et sans réfléchir; en effet, ce n'est que le soir, *libre de leur temps*, qu'ils *prennent conscience d'être des hommes pensants*; ils *lisent et réfléchissent, réservant une demi-heure à cet effet avant de dormir* (Ponge). Alors, au milieu de leur vie, ils constatent que *gagner sa vie c'est bien...*, mais *leur jeunesse est tombée; il ne leur reste rien que la noire fumée du travail quotidien* (Haldas) et, à la fin de leur vie professionnelle, *trente ans plus tard, attendant toujours le succès*, ... ils *furent, couronnement d'une vie régulière, nommés chef de bureau par suite d'un décès* (Vian); enfin, *à la veille de leur mort, les hommes d'action et de travail qui s'aperçoivent*, trop tard, *de la naturelle longueur de la vie, de celle qu'il leur eût été possible de connaître eux aussi, si seulement ils avaient su de continuelles interventions s'abstenir* (Michaux). *A quoi sert enfin d'avoir tant travaillé... Pauvres vieux, qui auraient bien mieux fait quelquefois de renoncer à faire, de vivre et laisser vivre autour d'eux. De boire tout simplement un verre* (Haldas). *Ma vie est usée. Allons! feignons, fainéantons, ô pitié! Et nous existerons en nous amusant, en rêvant...* (Szymbordka).

En fait, le travail tue la vie; les travailleurs sont des *Cadavres en petite vitesse* (Chappaz). On ne vit pas en travaillant, mais en fainéantant, en s'amusant, en rêvant. *Ce n'est pas travailler que d'être une rose* (Rimbaud). C'est pourquoi Cocteau s'exclame: *Oisifs, je vous admire. Votre accablant travail en soi-même se mire... Votre but n'est que d'être.* Celui qui croit, au contraire, que le travail peut être une aventure (peut-être pas tous les travaux, mais au moins celui de marin), doit déchanter. En effet, le matelot ne fait que brosser, nettoyer réparer, recoudre, etc.; alors qu'il ne rêvait qu'abordage, ciel nouveau, cyclone et orage, il doit rapidement se rendre à l'évidence qu'il n'est en réalité que valet de chambre. Cela le neurasthénise (Desnos).

Le travail est une galère, et ceci non seulement pour les déménageurs qui savent, *qu'il nous faut toujours porter, sans rechigner, ce piano, notre glorieux cercueil* (Florian). C'est pourquoi, parfois, le travailleur se demande: *Dis donc, camarade Soleil, tu ne trouves pas que c'est plutôt con de donner une journée pareille*, un beau jour ensoleillé, *à un patron?* (Prévert) ou il se dit: *Tout peut arriver: il suffit que tu lèves la tête du travail et que tu regardes... et d'y penser* (aux enfants, aux arbres, aux rives du fleuve, au soleil). Mais, il sait qu'il ne divaguera pas longtemps et qu'au contraire, *qu'ensuite il la rebaissera*, sa tête (Pavese). Parfois, il rêve de *poser sa pioche*, de rentrer, *fumer sa pipe et regarder le jour tomber*, car *ça doit être beau un jour qui tombe* (Godeau); comme ce balayeur qui aimerait poser son balai, car il *s'ennuie un peu, il regarde le soleil, il est amoureux*, mais qu'un ange gardien rappelle toujours à l'ordre, *lui fait honte de sa paresse et lui conseille de reprendre le labeur* - avec succès, puisque *le balayeur reprend son balai* - jusqu'au moment où il sauve une femme de la noyade et en tombe vraiment amoureux; il n'écoute alors plus son ange gardien, sa mauvaise conscience. Alors, comme le travail doit quand même être fait, *l'Ange gardien essuie une larme, ramasse le balai et balaye... balaye...balaye... balaye... in-exo-ra-ble-ment* (Prévert).

Le balayeur reviendra-t-il un jour? On ne le sait pas. Par contre l'employé qui croyait avoir décroché un *petit boulot bien tranquille, pas fatigant mais mal payé* et qui a dû constater qu'il devait *jouer au dactylographe dans un placard sombre et profond où s'accumulaient les factures,... ne put le supporter longtemps...* et partit la rage au ventre (Bens). Comme le balayeur, il a su s'arrêter. Mais, se sont-ils libérés durablement? ou seulement jusqu'à ce qu'ils recommencent à travailler, comme avant ou autrement?

Car, le travail est une nécessité. Il est peut-être un mal, mais un mal nécessaire. *Il faut gagner sa vie le matin au travail, loin des lilas... avec un cœur déteint et le corps embrouillé de larmes et d'envie et les yeux fatigués* (Haldas). *On se crève au boulot, mais pour manger, on mange* (Pavese). C'est à quoi Reverdy fait allusion quand il écrit: *J'ai compris la fatigue de ces pieds attelés au gain, à l'existence. Dans cette société* où *tout travail doit être payé* (Queneau), qu'on le veuille ou non, il faut faire *un tas de trucs...*, même *pour un piètre salaire* (Tardieu). On est si dépendant du salaire qu'au chômage *l'argent devient la seule idée, la seule loi* (Houellebecq).

Celui qui est paresseux et refuse de faire des travaux parce qu'il les considère comme *secondaires* (Perros), ou parce qu'il a compris que *tout ce qu'on fait exprès, délibérément, c'est-à-dire en forçant sans y être forcé, tout.... tout ce qu'on fait exprès ne vaut pas même un pet qui vous échappe* (Dubillard); celui qui a décidé de rompre avec *les travaux suspendus, les travaux inutiles, les travaux forcés, les travaux, les laborieux travaux, les douloureux labeurs* et qui se dit: *biffons tout ça! je biffe* (Dubillard); celui-ci doit *vivre en marge*, doit n'avoir besoin que de *peu d'argent* et doit *aimer la solitude* (Perros).

Celui qui refuse de travailler, comme celui qui a perdu son travail, se retrouve à l'écart, parce que le travail est un devoir, devoir qu'on exécute en toute circonstance, comme ce curé qui *dit la messe tout seul* (Queneau) – à moins qu'il ne la dise par simple habitude – devoir qui peut rendre fier, quand on s'en acquitte, même à contrecœur ou, peut-être, parce qu'on s'en acquitte à contrecœur. En effet, *pourquoi ne pas ressentir l'orgueil du devoir accompli?* (Ramos Rosa). Le fainéant, comme le chômeur, est aussi exclu parce que le travail n'est pas seulement la principale, voire la seule source de revenu; le travail a également des fonctions sociales et psychologiques importantes, ce que l'on remarque précisément quand on n'en a pas. Ainsi, déjà le dimanche *ce jour l'usine éteinte: l'ennui... Je haïssais toujours le dimanche* (Morhange). Au plus fort, au chômage, quand *chaque jour est un dimanche, je hais chaque jour, je veux dormir... je pense que je crève* (Morhange). En effet, au chômage *on est vraiment tout seul... et on traîne, et on traîne... Les autres continuent leur danse existentielle... leur vie semble réelle* (Houellebecq). C'est pourquoi *Jerry n'a pas supporté, non, Jerry n'a pas supporté de se faire virer* (Bouvet).

Il faut donc que l'on travaille, même si ce n'est pas que plaisir. *À ceux qui ont la vocation du travail, ça leur paraît tout drôle quand la besogne est faite!* Quand on a réparé le tonneau des Danaïdes, il *leur vient d'ailleurs une mauvaise graisse*. Même Sisyphe espère que son rocher *continue* (Norge).

Ce constat amène un changement fondamental dans l'appréciation du travail.

Il ne tue pas la vie, il est source de vie. Les deux! *Quand un homme se donne à son travail, il est vivant comme un arbre au printemps, il ne fait pas que travailler, il vit* (DH Lawrence). De même, *le travail est devoir et droit, et sa beauté c'est d'être l'esclave étant la liberté...* au point où *le forçat du devoir et du travail, est libre* (Hugo). Encore, le peut aussi bien être

source d'esclavage que de liberté. Il n'est pas uniquement un mal nécessaire; il est un bien nécessaire. Il définit l'homme; il fait l'homme au point que *par enfant on entend qui n'a pas encore atteint l'âge de travailler* (Pusterla). Et quand il *voudrait ne rien faire, l'homme est comme une bête* (Pavese).

L'homme se fait par le travail, ce que Marx a déjà affirmé en disant que l'œuvre principale de l'ouvrier est lui-même. Selon le type de travail et les conditions dans lesquelles il est fait, l'homme s'abaisse ou il s'élève: *Travail de mes dix doigts et travail de ma tête, travail de Dieu, travail de bête, ma vie et notre espoir... la nourriture et notre amour* (Eluard).

Il se peut que l'homme se vide et s'appauvrisse. C'est le cas quand son *habileté le comble de néant* (Eluard), quand son travail signifie *l'oubli de lui-même*, le met dans un *état d'esclave...* où il *n'est qu'une mécanique...* et *désapprend de penser* (Eluard), et lorsque, ayant fait de multiples petits boulots, des *folles choses*, il *reste parfois sans rien dire, crevant d'ennui, suant de peur, détaillant avec amertume ces folles choses qu'il est... il ne voit plus qu'une dépouille où il ne se reconnaît pas* (Bens).

Mais l'homme peut tout aussi bien aimer son travail, comme ce peintre qui *aime son travail et le fait avec soin* (Cavafis) et cet homme d'affaires qui *aime ça; il conduit sa journée à la vitesse du chemin de fer aérien, il invite ses amis par le mégaphone, il déjeune debout... il aime ça* (Morand), comme ces terrassiers qui *s'exaltent car il est temps de travailler* (Queneau) et ce boulanger qui, *à tant pétrir, jubile* (Norge).

De plus, on peut grandir à travers le travail: *Pouvoir absorber autre chose que moi, d'étranger: soif de travail* (Brechtbühl). Mais, il n'y a pas que le développement personnel; il y a aussi le progrès général. C'est par le travail, et par le travail seulement, qu'on peut sortir l'homme de son ignorance et construire un avenir meilleur. Ce progrès ne vient pas facilement. Au contraire, il faudra des efforts inlassables: *Quel temps versé au gouffre des années! et quelle angoisse ou quel espoir des destinées!... Après combien de jours, combien de nuits, combien de cris poussés vers le néant de tout, combien de vœux défunts, de volontés à bout et d'océans mauvais qui rejettent les sondes?... Tant d'efforts savants et ingénus, tant de cerveaux tendus vers l'inconnu...* (Valéry); il y aura des dégâts, car *quelqu'un te pousse à rapprocher la fragilité des camélias et la tendresse des stèles de la dangereuse proximité d'un marteau* (Holan), et il y aura des dérapages, par exemple quand *de grands industriels vendent de la mort aux hommes, aux femmes, aux arbres et aux enfants* (Prévert). Mais, au bout du compte, *cela réussira... rien n'arrivera trop tard* (Szymborska); le monde sera meilleur.

LES MÉTIERS

Au sujet des métiers, Paul Valery (dans sa préface au livre «*Métier d'homme*» de Raoul Dautry) a dit ceci: «... l'exercice d'une profession peut valoir à son homme un autre avantage que son traitement ou son salaire, son avancement ou son renom ; mais un accroissement et une édification de son être.... Tout métier, même le plus humble, ébauche en nous une éthique et une esthétique, tellement que, à partir de l'obligation de gagner sa vie au moyen d'un travail bien défini, quelqu'un peut s'élever à une possession de soi-même et à un pouvoir de compréhension en tout genre... Mais combien de métiers se réduisent à un automatisme, et lui sacrifient peu à peu ce qu'il y a dans l'homme de plus précieux. Alors, à cette accroissement de valeur... s'oppose une diminution de la personne... Le nom même de métier y fait songer. Il signifie dans l'origine service de détail: métier, c'est ministère (minis-

terium, dans lequel minus s'entrevoit)... métier de roi... métier à tisser.... Je crains bien que la transformation moderne des moyens de produire n'ait, jusqu'ici, accrû la part de l'automatisme. La notion de travail, grandeur aisément mesurable, valeur purement quantitative, s'est substituée à la notion d'ouvrage ou d'œuvre, à mesure que le rendement à été plus recherché, et que la machine a conquis plus d'emplois, au point de faire, en quelque sorte, reculer l'ouvrier devant elle. Mais le travail est un moyen de vivre, et rien de plus. L'œuvre est une raison de vivre, et ce n'est pas la même chose.»

Nous n'aimerions ajouter à ceci qu'une autre citation qui, elle vient d'un de nos poèmes qui fait état de la sympathie et de l'admiration que nous avons ressenties dans la plupart des poèmes consacrés à un métier. Cette citation vient de la *Chanson du vitrier*, où Prévert parle du vitrier, mais aussi du bûcheron qui coupe le bois pour le menuisier, qui travaille pour la marchande de fleurs, etc. (tout le monde travaille pour tout le monde – bref, la société!); il dit: *Comme c'est beau ce qu'on peut voir.*

Pour les différents métiers chantés par les poètes, que nous avons pris en considération, il n'existe pas de dénominateur commun que nous pourrions faire ressortir. Nous proposons donc pour chaque métier un court extrait du ou des poème(s) qui en traite(nt). Ceci non pour donner ainsi une étiquette, mais pour donner un peu le goût de la manière, souvent tendre et admirative, parfois perçante et cynique, dont le poète a décrit le boulanger, l'épicière, le fonctionnaire et ainsi de suite.

Comme nous avons trouvé des poèmes sur 58 différents métiers, nous ne pouvons pas les présenter tous. Nous nous limitons à un petit échantillon que nous espérons significatif.

Il y a les AVOCATS, *la lie de la terre*, qui, *pour ne pas faire une morale spéciale, tous les soirs relisent, outre les Evangiles, le premier* Marx (Orelli), le BOUCHER, *prince de la balance... qui songe entre tous ses coups de hachoir au sort de la chair, de déchoir* (Norge), le BOULANGER qui *ne dort pas beaucoup* et pour lequel sa pâte est *chair qu'il engrosse des mains*, sa *forte fille au ventre chaud et grave* (Norge) ou qui *à tant pétrir, jubile* (Norge), les COMPTABLES qui avec *leurs dix doigts multiplient des zéros dans des comptes qui ne mènent à rien qu'au fin fond des faillites* (Eluard), les CONTRÔLEURS qui *font des histoires à n'en plus finir avec n'importe quoi...* et qui *plus ils avancent dans leur enquête, plus ils trouvent de nouvelles dépenses à éliminer* (Cavafis), le *petit* CORDONNIER *naïf et bossu qui travaille devant de douces vitres vertes... il fait son devoir et fait marcher les autres* (Jammes), les DÉMÉNAGEURS *combien de marches encore, combien de tournants où glissent nos semelles pleines de boue, combien...? L'escalier est étroit, où poser cette chose une seconde, le temps de souffler* (Florian), le DIRECTEUR *emploie son fluid e à obtenir des matérialisations d'argent liquide... Il tourne à chaque idée sur un fauteuil rotatif* (Morand), l'EMPLOYÉ qui *sans aucun souci du lendemain, dans un bureau clair et moderne... passe ses jours...* et qui *le soir, libre de son temps, prend conscience d'être un homme pensant* (Ponge) et un autre chez qui *peu à peu..., tandis que l'heure tourne, le flot monte dans les corbeilles à papier; lorsqu'il va déborder, c'est midi* (Ponge) ou encore cette EMPLOYÉE *assise derrière son bureau... les yeux perdus dans le lointain* qui, à l'arrivée d'un client, *se changeait en déesse, une déesse d'indifférence et d'ennui* (Vodsedálek) et, enfin ceux qui *manipulent un grand nombre de feuilles de papier, de la ficelle; tandis que le téléphone et les machines à écrire fonctionnent; huit heures par jour* (Ponge), le MARCHAND qui *crie à perdre haleine, vendant du vent, vendant du flan... vendant à des prix fantastiques c'est-à-dire économiques* (Queneau) avec

son *désir de gagner qui travaille dès l'aube* (Romain); un autre qui *vendait sans arrêt* des réchauds... *il en liquida tant qu'une marée montante de réchauds inonda la ville* (Vian), le MARIN qui *ne rêvait qu'abordage, ciel nouveau, cyclone et orage* et qui n'est en réalité qu'un *valet de chambre sur un bateau* (Desnos), les OUVRIERS, ces *hommes noirs* qui travaillent dans *cette odeur martelant les narines, toute l'amertume qu'elle inspire* (Reverdy), les PAVEURS qui *écrivent sur la rue... maillet, sueur, leur signature* (Osório), les PÊCHEURS avec *les dos obstinément courbés sur l'eau... qui longuement, depuis hier soir, pour on ne sait quelle pêche nocturne, ont descendu leur filet noir dans l'eau mauvaise et taciturne* (Verhaeren), le POLICIER, *abominable sergent, ... le flic* qui *a une tête de pauvre pomme de terre arrachée trop tôt à cette terre... la mort dans l'âme et un rapport au cul* (Prévert), le PSYCHOLOGUE *fin, respectueux de mes giries...* qui *en appelle à mes complexes, à mes instincts, à mes manies, à mes tics, à mes réflexes conditionnels, à mes obsessions, à mes rationalisations*, et qui est pourtant un *salopard* parce qu'il *veut faire payer ces auditions* (Queneau), les TERRASSIERS... qui *s'exaltent car il est temps de travailler... s'exaltent en cassant la croûte d'asphalte*; ils se font observer par *quatre cents messieurs très bien mis* qui *regardaient réparer l'asphalte* (Queneau).

Quant au travail du POÈTE, il est vu par les poètes comme difficile (*un vers requiert plus de travail qu'un mur!* (Supervielle)), douloureux (le poète *fait corps avec la distance qui le sépare de son objet; il prend feu dans l'incendie de cette interdiction brusquement levée... meurtrier de son objet, meurtrier de son amour, meurtrier de soi* (Dupin);) et mal rémunéré (*être auteur et jeûner, voilà ma destinée* (de Nerval)), mais jamais comme abrutissant et ennuyeux; au contraire, *entre innocence et connaissance, amour et néant, le poète étend sa santé chaque jour* (Hugo); il est *l'Ixion* de *la roue immense qu'est l'art* et il fait finalement *ce qui fait l'homme grand sur terre* (Hugo).

Les citations viennent des poèmes suivants: Jacques Bens: «*These foolish things*»; «*Je décrochai dans une affaire*». Jacek Bierzin: «*L'ouvrier*». Maurice Blanchard: «*La situation-limite*». Patrick Bouvet: «*Résignation*»; «*Jerry*». Beat Brechtbühl: «*Pouvoir absorber...*». Constantin Cavafis: «*En peinture*»; «*Dans une grande colonie grecque*». Maurice Chappaz: «*Cadavres en petite vitesse*». Jean Cocteau: «*Si le travail...*»; «*Vous dont si bien la terre...*». Robert Desnos: «*Hommes*»; «*Complaintes des caleçons*». Roland Dubillard: «*Décret*»; «*Les travaux suspendus*». Jacques Dupin: «*Expérience sans mesure...*». Paul Eluard: «*Vérité bien ordonnée*»; «*Ce ne sont pas mains de géants*». Miroslav Florian: «*Le transport du piano*». Jean Follain: «*L'ennui*». Georges-Louis Godeau: «*Le terrassier*». Guy Goffette: «*Cloé*». Georges Haldas: «*Dans un épais brouillard*»; «*Complainte des lilas*»; «*Le cimetière romain*». Vladimír Holan: «*Toujours*». Michel Houellebecq: «*Chômage*»; «*Ce sont les travaux...*». Victor Hugo: «*Je travaille*». Max Jacob: «*Après la catastrophe en Italie*». Francis Jammes: «*Il y a un petit cordonnier*». D.H. Lawrence: «*Travail*». Henri Michaux: «*La vie, aussi vite que tu l'utilises...*». Paul Morand: «*Business*»; «*Faune de la Rue Réaumur*». Pierre Morhange: «*Le dimanche*». Gérard de Nerval: «*Epître premier*». Ivan Nikitine: «*Le mendiant*». Géo Norge: «*Le travail*»; «*Emile*»; «*L'âme du boulanger*»; «*Le nègre boulanger*»; «*Charbon*». Giorgio Orelli: «*A un avocat*». Antonio Osório: «*Les paveurs*». Cesare Pavese: «*Dehors*»; «*Discipline*». Georges Perros: «*A force de vivre je crois...*»; «*Je n'ai jamais su travailler...*»; «*On s'est marié*». Francis Ponge: «*Le monologue de l'employé*»; «*R.C. Seine N°*»; «*Le quartier des affaires*». Jacques Prévert: «*Chacun son métier*»; «*Ne rêvez pas*»; «*Le temps perdu*»; «*Le balayeur*»; «*On*»; «*Rue de Rivoli*»; «*Chanson du vitrier*». Fabio Pusterla: «*Crespi d'Ada*». Raymond Queneau: «*Porte de Saint-Cloud*»; «*Puis un jour il fallut payer...*»; «*Men at work*»; «*Le charlatan*». Antonio Ramos Rosa: «*Le fonctionnaire fatigué*». Pierre Reverdy: «*Réalité des ombres*»; «*Hommes*». Arthur Rimbaud: «*L'éclair*». Jules Romain: «*Les marchands sont assis...*». Jules Supervielle: «*Interrogations*». Wislawa Szymorska: «*La découverte*». Jean Tardieu: «*Le prestidigitateur*». Guiseppe Ungaretti: «*On porte*». Paul Valéry: «*L'être qui travaille...*». Emile Verhaeren: «*Les pêcheurs*». Boris Vian: «*Deuxième bout*»; «*Gaz houiller*». Ivo Vodsedálek: «*Elle était assise derrière son bureau...*».